



Chapitre 1 : Prologue & Genèse

Par Gigotdarnaud

Publié sur Fanfictions.fr

Voir les autres chapitres.

Prologue

Fain.
Depuis plusieurs lunes déjà, le gibier était de plus en plus rare. A la saison verte, il allait falloir changer de territoire. Soudain, le loup s'arrêta, aux aguets. Un Homme, seul, au milieu du chemin. Le loup se tassa, se prépara à bondir. L'Homme s'arrêta, et tourna la tête vers le loup. Il ne pouvait pas le voir. Impossible. Pas de nuit, à travers un buisson. Une crainte instinctive et inexplicable commença à s'emparer de lui. Les Hommes sont faibles, il ne risque rien, absolument rien. L'Homme reprend sa route, le loup aussi. Dans l'autre direction.

Le chemin serpentait entre les arbres, faiblement éclairé par la lueur de la lune. Marchant d'un pas vif sous la frondaison, insensible au charme du tableau qui se peignait autour de lui, l'homme, grand, fûté au flanc et méconnaissable sous un large manteau de cuir, marchait d'un pas vif et alerte. Dans ses bras, dormait un enfant, peut-être huit, neuf ans, mais pas plus de dix. Autour de lui, les animaux, plus sages que bien des hommes, s'efforçaient en silence à son passage.
Une chambrée apparut à la lisière. Perdue au milieu de la campagne, bordée d'un appentis et d'un potager dont les fruits disparaissaient dans l'obscurité, elle se dressait, du haut de son unique étage et de son toit de chame, comme pour défier la nature sombre et dangereuse. Pas une lumière, à peine une lueur visible à travers les volets. L'homme semblait parfaitement savoir où aller, et s'approcha de la bâtisse. Il frappa à la porte. Attendant une demi-seconde. Martelé du poing le bois du battant. Enfin, une réaction des habitants se manifesta, sous forme de l'ouverture de la porte. Derrière, avec le visage de ceux qui viennent d'être étonnés en pleine nuit par un importun décidé à rentrer, attendait un homme, grand, fort, une barbe rousse lui dévalant les joues, habillé d'une simple chemise de chauve et d'un pantalon déchiré maintenu par une corde. Le voyageur souleva sa capuche. Parfaitement réveillé maintenant, le paysan, écarquillant les yeux de surprise, évita de l'embouscar et ouvrit grand la porte.
"Tot ! Ici ! Rentrez, il ne faut pas que l'on te voie, si jamais tu étais suivi..."
"Je n'ai pas été suivi. Tu t'inquiète encore pour rien. Personne n'a encore jamais pu me suivre sans oublier définitivement la saveur du pain, tu devras le savoir, depuis le temps."
L'homme rentra, et son bête, après une ultime vérification de l'extérieur, ferma la porte derrière lui. La maison était constituée d'une salle principale, exigüe, où un feu achevait de se consumer dans la cheminée. Une porte s'ouvrait sur une unique chambre, plus petite encore, et une trappe au plafond menait, en guise d'étage, à une mansarde où étaient entreposés vivres et périssables. Se rapprochant du foyer, l'enfant endormi dans ses bras toujours dissimulé sous son manteau, le voyageur prit la parole :
"Ralph, le vas-tu dire hein. J'ai une affaire très importante à régler, et ça ne peut pas attendre. C'est probablement la dernière fois que nous nous voyons, et j'ai un service à te demander."
"Tout ce que tu veux, mon ami. Tu sais que je t'en dois une."
L'homme poussa l'enfant sur un petit lit de paille dans un coin, sans que celui-ci ne se réveille. Ralph blêmit, et commença par anticipation à regretter ses largesses.
"Ne me dit pas que c'est ce petit, le service. S'il te plaît."
"- Si, le service, c'est lui. Avant que tu le demande, il n'est pas de moi, mais il est quand même assez important au yeux de nos... amis communs... et des gens... influents... pour que, c'ils apprennent son existence et sa vraie identité, ils mettent à feu et à sang toute la région pour l'éliminer."
Le paysan attrapa une chaise, et s'effondra dessus, anticipant déjà la phrase suivante.
"Et donc, j'ai besoin de quelqu'un pour le garder et l'élever, en toute sécurité et en toute tranquillité. Je sais que vous n'avez pas d'enfants, Bertha et toi, et que vous voudriez un fils pour vous aider aux travaux agricoles. Tu me l'as toi-même dit la dernière fois que je t'ai aidé, et je me suis renseigné. Élever un gosse ? Comme si j'avais de quoi élever ! J'ai déjà du mal à récolter assez pour qu'on puisse manger à tous les repas, presque toute ma récolte part pour payer les impôts impériaux... Vais à quoi j'en suis réduit, maintenant ! Moi, payer des impôts ! J'en ai honte, mais je n'ai pas le choix. Alors, prendre en plus un bambin... il a quoi, huit ans ? Il lui en faudrait huit de plus pour qu'il soit utile !"
Le voyageur tira une bourse de l'intérieur de son manteau de voyage, et la jeta sur la table. Le paysan se souleva en entendant le bruit sourd et métallique de l'or contre le bois.
"Voilà pour tes impôts. Il y a là plus de mille cinq cent couronnes, largement de quoi élever trois gosses jusqu'à leur départ et leur assurer un coquet héritage. Ne me remercies pas, remercie le pourvoyeur des impôts qui avait ordonné à sa garde de me tuer, il y a deux semaines."
D'habitude, son interlocuteur détacha les cordons de la sacoche, qui laissa passer quelques pièces dorées. D'un peu plus d'un pouce de largeur, elles étaient marquées côté pile et côté face d'un homme chevauchant un dragon, et d'un second, plus petit, côté face.
"Ce sont des nouvelles, il y a là plus qu'un dragon sur cette face. Encore tes épreuves ?"
"- Pas cette fois. Ajihad s'est occupé de l'embuscade, alors que je courais après mon destin."
"- Ton destin ? Ou ne comptes pas après ton destin, c'est lui qui nous poursuit. Mais, je t'ai retrouvé en train de démonter ma porte à grands coups de poing en pleine nuit."
"- Je suppose que ça veut dire que tu accepte le petit. Je dois te prévenir : un jour, la guerre embrasera le continent. Peut-être dans trois mois, peut-être dans un an, peut-être dans vingt. Mais ce qui est sur, c'est que lui - il montra la forme blottie dans le lit - aura un rôle important à jouer. Et toi, tu dois l'arranger pour qu'il aille se battre du bon côté. Je serais peut-être encore là, qui sait."
"- Tu en parles comme si le combat était possible."
Son interlocuteur se dirigeait maintenant vers la porte.
"Il faut. Depuis la nuit dernière. Mon destin m'a rattrapé, moi aussi. Les pièces vont encore être modifiées."
Un sursaut carrossier traversa le visage de Ralph.
"Un dragon en moins, encore, je suppose ?"
Le voyageur rabâtit sa capuche, et ouvrit la porte. Au dernier moment, il se retourna, et jeta :
"Certes fois, les deux côtés vont changer. Au fait, il s'appelle Novera."
La porte claqua, se refermant sur un Ralph songeur et un Novera endormi.

Genèse

Novera mit un genou à terre. Il examina avec des yeux dubitatifs le lit de roseau posé. Observant les traces laissées par sa proie, le garçon délaissé qu'elle devait être passé par là une demi-heure plus tôt, qu'elle était de petite taille, et, au large impact que sa trace formait dans la végétation, qu'elle n'était pas allée volontairement prendre un bain de boue. Il se releva, et soupira. Cette bestiole là était bipède et n'avait absolument aucun sens de l'orientation. Sa peur, assurément. Inspirant profondément, il appela de toute la force de ses poumons :
"BARAAAAAAAH ! OÙ TU ES ENCORE PASSÉE ?"
Un débat de phrase, un craquement et un cri de surprise lui répondit, rapidement suivi par un défilé de notes de terre, de petits cailloux et d'un panier rempli de champignons. Levant la tête vers le talus en amont, Novera aperçut la source de la pluie de champignons. Il est, en revanche, beaucoup plus de mal à l'identifier autrement que par "un gros tas de boue qui parle". Sa peur, Sarah, oui. C'était signé. C'était parti d'une bonne intention, pourtant. La veille, des voisins reconnaissants pour un service rendu leur avaient apportés des œufs du jour. Immédiatement, l'idée d'une omelette aux champignons avait germé dans l'esprit de la benjamine, qui était partie aux aurores en cueillant dans la forêt. Malheureusement, elle était d'une nature rêveuse, et regardait plus souvent les oiseaux chanter dans la cime des arbres que le sentier qu'elle suivait. Cette distraction chronique se soldait invariablement par sa perte et par une expédition de sauvetage menée par son frère, plus pragmatique et plus posé qu'elle.
Novera la regardait se relever, au milieu de la pente qu'elle avait commencée à descendre plus vite qu'il ne l'aurait voulu.
"Ah ben bravo. Comment tu as fais pour te retrouver là ?"
"Je me suis perdue ! Je cherchais des champignons, tu sais, pour l'omelette, et j'ai trouvé un oiseau tout coloré qui chantait, c'était très beau ! Puis il est parti, je l'ai suivi, et je me suis retrouvée enfoncée dans la boue. Et ensuite, j'ai essayé de retrouver la maison, alors je suis montée sur les rochers là-haut, et puis tu es arrivé, et tu m'as fait peur !"



Le jeune homme, décontenancé, secoua la tête de dépit. Sarah avait dit non pour agacer son frère, avec sa naïveté indomptable et sa passion pour tout ce qui est à poil ou à plumes, mouche, puant, bryant, et qui se balade dans la forêt, bref, tout ce qu'elle appelle des "petites bêtes mignonnes". Petites bêtes qui vont de la musaraigne au cerf de plus de quatre cent livres, d'allures.

"Mais pourquoi tu... non, rien, oublie. Viens, on rentre."

Noven examina de la tête au pieds sa sœur, descendue devant lui. Il la dépassait d'une bonne tête. Pas près, on pouvait presque deviner le tint de la peau sous sa terre glaise.

"... tu vas avoir besoin d'un bon bain..."

Contrairement à sa sœur, lui n'avait aucun souci à se guider dans cette partie de la forêt, proche de la lièzière. Cependant, les bois s'éclaircissaient sur deux lièzières à l'est et à l'ouest, et s'enfonçaient sur plus de cinq vers le sud.

Après une petite heure de marche vers le nord, ils finirent par rejoindre un ruisseau, limpide, qui coulait entre les rochers. Quelques années plus tôt, Noven avait découvert cet endroit en chassant, et s'était rapidement rendu compte qu'il suffisait de quelques aménagements pour former un minuscule lac artificiel où l'on pouvait se laver tranquillement et sans avoir à se déplacer jusqu'à la rivière, distante de presque une lieue.

Déplaçant un gros bloc de pierre qu'il utilisait comme bouchon, il bloqua le cours d'eau, et regarda se remplir la cavette ainsi formée, profonde de trente pouces et large de cent. Sa sœur prit rapidement possession du lieu et, alors qu'elle se déshabillait, Noven s'éloigna par pudor.

Un peu moins âgé que lui, elle allait sur ses seize ans. Ses yeux bleus, ses cheveux châtains aux reflets blonds, sa naïveté qui devenait légendaire dans la région et ses formes avantageuses (faisaient déjà tourner plus d'une tête à son passage dans le village. Son frère en était conscient, et savait qu'un jour, son impudeur et son physique lui attireraient des ennemis. Il secoua encore la tête, alors qu'elle se mettait à chanter - faux en plus - une balade sur un prince qui viendrait un jour, et qui lui dirait des mots d'amours. Pubescente.

Dans une balade sur un prince qui viendrait un jour, et qui lui dirait des mots d'amours. Pubescente.

Un caractère facile et d'une faible portance intellectuelle. Sarah croyait absolument tous les ragos qui pouvaient se raconter au village, des plus réalistes (le boucher soit trompé par sa femme avec un soldat de la compagnie) aux plus farfelues (que le boucher trompe sa femme avec ledit soldat), en passant, bien sûr, par les légendes, surtout celles sur les dragons, qui, comme toutes, ne dataient que du siècle précédent. Bien que les Vardens, en guerre contre l'Empire depuis peu, affimaient haut et fort depuis quelques temps qu'un nouveau dragonnier venait mettre de l'ordre dans les affaires royales, rumeur violemment (trop peut-être ?) démentie par la propagande impériale. Propagande qui faisait fuir pour Sarah, et la pauvre fille prenait à la lettre tout ce que le tambour officiel qui passait parfois au village pouvait annoncer. En somme, elle

aurait été la femme à marier parfaite, si elle n'avait été fille de deux pauvres paysans sans autre richesse que leur terre et des récoltes qu'elle leur donnait.

Son frère Noven était son exact opposé. Plus grand et plus âgé que sa sœur de plusieurs années, son crâne était garni d'une chevelure, noire jais, qui semblait absorber toute la couleur autour de sa tête, et des yeux marrons qui semblaient parfois, sous la lumière changeante du crépuscule, tourner au pourpre, voire au violet. Sous sa chemise de chanvre, il portait en permanence une grosse pierre transparente, du cristal peut-être, taillée, et sans grossièrement dans une bague de cuivre, et maintes fois en un intellect prodigieux. Il réfléchissait tellement vite et tellement bien, qu'en règle générale, il était la seule personne à se comprendre, ce qui limitait grandement ses possibilités de briller en public. La modestie semblait d'ailleurs être sa plus grande qualité, en effet, il se contentait, lorsqu'il se déplaçait au dehors, de porter "un gilet inconspicue, finet maître du monde". Mande qui, en revanche, le voyait plutôt comme "un bonhomme prétentieux et mégalomane" pour les bourgeois, et comme un "jeune homme à l'assurance" pour ses confrères paysans. Car oui, autant l'exercice intellectuel ne lui faisait aucunement peur, l'exercice physique, lui, le rebutait profondément. Jusqu'à lui avoir fait une fois, dans sa jeunesse, pousser le large au début de la saison des labours. La tempête qui s'abattit ensuite sur lui lorsqu'il était rentré plusieurs jours après, affaibli, l'avait dissuadé de recommencer la même chose, ce qui l'avait amené à inventer toutes sortes de stratagèmes de plus en plus ingénieux pour pouvoir s'éclipser et aller dormir dans le coin pendant que le reste de la famille travaillait. Cette activité était, évidemment, grandement incompatible avec le bonnet marché de la femme. Son père, abasourdi contre son fils, avait tout tenté pour rendre le garçon utile. Plus de lui donner à tner, glucher et stocker tous les légumes et céréales lors des missions, il l'avait chargé de trouver des moyens de simplifier et d'optimiser les labours, la récolte, l'emportage, et le transport des produits de la ferme. S'il s'avisa qu'il eut quelques idées pour l'amélioration du chariot et de la manivelle où les crétales étaient stockés, il semblait être définitivement incompatible avec toute activité qui prenait place de près ou de loin dans un champ. De plus en plus blâsé par l'infatigable généralisée de son fils, il finit à la chasse, abandonna au bout du troisième mois concubité sans prise, il finit à la pêche, mais il était impossible de lui faire attraper quoi que ce soit, et enfin, il finit au métier de boucher. Il changea cependant rapidement d'idée lorsqu'après que Noven ait passé une demi-journée à tualider à coup de bache son chêne centenaire, il parvint à le faire tomber dans un fond dargot coté la rivière Tam. Du haut de la falaise, un Ralph désopleté regardait la quantité phénoménale de bois de chauffage inaccessible qui reposait maintenant encombres se rendre à l'évidence : il n'aurait jamais à faire travailler ce gamin. Heureusement, il avait quelques économies cochées, qu'il ressortait de bain en bain, discrètement. Il savait que les pièces, vieilles de plus de soixante ans, ne manqueraient pas d'attirer l'attention sur eux s'il les utilisait pour, par exemple, forner une tige à sa fille. Mais malgré ses restrictions, malgré les privations que son endurance, la boiserie fondait

à vu d'œil. Noven aurait vingt-cinq ans en l'hiver, il était grand temps qu'il se marie. Mais comment marier un fils de paysans pauvres, avec, en prime, deux mains gauches ?

Noven fut tiraillé de ses réflexions par sa sœur, qui s'était lavée et avait tenté d'enlever toute la boue qui maculait jusqu'aux ses vêtements, en vain.

"On rentre ? J'ai faim."

.....

"Noven, c'est sur qu'on ne risque rien par ici ?

"Qu'est-ce que tu veux qu'on arrive ? Qu'on se tue en retournant sur une branche ?

"On n'a que des brigands s'étaient installés dans le coin, et qu'il y avait des Vardens aussi..."

Les discussions animées avec sa sœur, à propos, en règle générale, de politique, étaient de plus en plus fréquentes depuis le début de la guerre entre l'Empire et les Vardens. Sarah était persuadée que le roi ne voulait que leur bien, et s'enflammaient contre les Vardens, ces brutes sanguinaires, répétant ainsi mot pour mot les discours du tambour officiel du village. Noven, lui, était plus modéré et plus pragmatique, et pensait que, tant que eux, humbles paysans, n'allaient aucun des deux camps, ils ne risquaient rien, et que, quel que soit le vainqueur, ils continueraient de toute façon de vivre et de payer des impôts comme avant.

"On en a déjà discuté des centaines de fois. Pourquoi voudrais-tu que les Vardens s'en prennent à nous ? De plus, il y a toute une compagnie de soldats à moitié pas deux lieues d'ici, si des Vardens étaient par là, il y aurait déjà eu des affrontements. De toute façon, ça ne nous regarde pas, papa et moi avons été déclarés exemptés de service militaire puisque nous ne sommes que deux hommes à la maison.

"Ça ? Pour le peu que tu fais... Et puis, ces Vardens sont des brigands, ils peuvent se cacher, et là, alors que tu y attend pas, PAF, ils se lancent dessus et te décapitent, avant de t'égorger et de te laisser pourrir sur le côté de la route.

"Tu crois vraiment qu'ils nous attaqueront, avec l'aspect que l'on a ? On n'a pas vraiment l'air de rouler sur l'or, non ?

Effectivement, l'expression "rouler sur l'or" était totalement incompatible avec la tunique en jais décolorée et tachée du jeune homme, et de la robe à peine plus présentable de sa benjamine.

"Ils peuvent nous tuer, simplement pour le plaisir ?

"Combien de fois devrais-je te le répéter ? Les Vardens s'ont absolument aucun intérêt à se mettre la base de la population à dos, puisqu'ils aspirent à la gouverner ! Or, cette base, c'est nous ! 150 le peuple se mettrait à soutenir massivement l'Empire, ils perdraient probablement toutes chances de réussite, et se feraient balayer. De toute façon, tu crois vraiment que les soldats impériaux se tiennent mieux que les Vardens ? La ville entière, deux soldats avaient encore défilés une bagarre dans l'unique auberge du village, blessant un villageois. Ces incidents étaient devenus normaux courants depuis que l'armée avait installé un campement temporaire près du seul port de la région. Plus que faire peur aux brigands et autres vauriens, ils terrorisaient la population locale qui évitait le plus possible la zone, et en profitaient souvent pour faire payer des taxes abusives aux nombreux marchands qui y passaient, alors qu'ils se rendaient d'Ur'Baen, la capitale, à Dras-Lona, une des villes les plus importantes de l'Empire. C'était la route la plus directe et la plus sûre.

"Veuillez-le ou pas rassuré(e) ?

Ils étaient partis ramasser du bois mort, pour préparer des fagots pour l'hiver qui approchait à grand pas. Noven continuait poliment la forêt, se perdre était hors de propos, et les bêtes sauvages elles que les loups avaient mystérieusement disparus depuis plus d'une dizaine d'années. Le soleil, haut dans le ciel, éclairait les arbres aux couleurs d'automne. Mais Sarah se plaignait encore. Ils étaient deux, pas du genre à aller des brigands, que craignait-elle encore ?

"Tu n'écoutes. C'est toujours pareil avec toi, tu ne rates jamais une occasion de te plaindre et de te lamenter. Tu le sais, on ne risque rien ici ! RIEN !"

La réplique acerbe de sa sœur, à propos une niche et l'anatomie de son frère, fut interrompue par un concert de casseroles et de chaudières paillardes. Alors qu'elle blanchissait encore, vitant couleur craie, elle tourna les talons. Avant qu'elle n'ait eu le temps de pousser un seul pas, Noven l'avait attrapé par le bras, lui suffiant dans les oreilles :

"Adieu ! Ce sont des impériaux ? Tu veux vraiment qu'on rentre à la maison sans bois, et qu'on me coupe le cou pendant l'hiver ?"

Se retournant, blême, Sarah aperçut effectivement, au détour du chemin, une troupe, pourpre, couleur de l'Empire, rapidement suivie d'une dizaine d'années. De toute évidence, la paravole avait encore abusé de mauvais vus, et ses hommes s'étaient encore perdus dans les bois, complétement ivres, en plein milieu de l'après-midi. Encore. S'ils n'avaient pas été sur le chemin menant à la chapelle remplie de bois mort où

Noven avait fermé un grand tas de bois mort, les jeunes gens auraient certainement évité la rencontre en repartant dans l'autre direction, ou en s'éclipant dans les taillis. Mais cette fois, le chemin était bordé d'un côté par un haut talus qu'ils ne pouvaient pas monter sans se faire repérer, de l'autre, par un rocher qui offrait aucun abris. Ils allaient devoir croiser les soldats, en espérant qu'aucune blague stupide ne leur traverse l'esprit, déjà mal touchés sans fois où il leur était parqué dans l'auberge.

"Essayez de ne pas leur montrer pas que tu as peur, et tout ira très bien, ne l'inquiète pas."

Étrangement, cela se rassura pas Sarah le moins du monde, et son angoisse monta encore d'un cran. Les soldats étaient maintenant juste devant eux. Noven retint son souffle.

Un sing. Deux romps. Trois. Aucune réaction. Les soldats ignoraient apparemment les deux bousses qui les croisaient.

Dernier rang. Noven se décontracta.

Le dernier soldat croisa du regard Sarah. Regard qui descendit rapidement vers la chair que laissait en apparence sa robe râpée.

"Bé, les tances ? Z'avez vu ce z'ail z'ont ?"

Noven jura. Le groupe s'arêta. Se retourna vers la jeune femme. Une idée apparue dans leur esprit pervers, et un large sourire édenté parcoura la meute des soldats. Les esprits commençaient à s'échapper, alors qu'ils rapprochaient avec un air et des commentaires sans équivoques.

"Z'as lu mastrami bien le mme, de gros z'ont ?"

"Tu devrais pas te balancer toute seule dans les bois, tu z'as petite ?"

"Viens voir par là, je vais te montrer ce qu'est un homme..."

Noven tira tout bien que mal le bras de sa sœur.

"Tu vois, LA c'est le moment où il faut avoir peur et s'enfuir en courant comme des dingues dans les bois ! COURS, MERDE !"

Le quatrième se présenta comme un coup de branche dans la tête. Hébert Noven de ses deux adversaires, qui se tourna vers sa sœur. Sarah parvint à se libérer un bras, et assena direct du gauche un violent le plus près. Hélas, son poing, bien que porté par l'énergie du désespoir, percuta la barbe, lui arrachant à peine un criet nigricant. La jeune femme comprit alors son manque de force par la prise d'une partie sensible, puis son bras sans pitié. Le soldat s'effondra dans un râle d'agonie.

Soudain, les soldats restant remuèrent enfin le carnage qui les entourait. Retrouvant leurs réflexes militaires, ils changèrent de stratégie. En un clin d'œil, la situation du frère de la sœur passa de "Désespérée à "Catastrophique" : trois des soldats épiés au clair faisaient face à un Noven désarmé, tandis qu'un quatrième avait placé la gorge de Sarah entre lui et sa dague.

Une demi-seconde plus tard, le jeune homme était au sol, roué de coups par des bêtes enragées et avides de sang, pendant que Sarah perdait ce qui lui restait de vêtements, arrachés par une main indécrite et pressée d'enfer.

Alors qu'un rideau sombre se tissait devant ses yeux, Noven, priant dans le noir, entendit une voix profonde retentir et rouler dans l'obscurité.

"Aide-toi toi même, et on croira que le ciel t'a aidé..."

"Bye un éclair blanc. Plus ça fait les ténébères."

.....

"Ralph, tu es les retrouvés ? Mon dieu ! Qu'est-ce qui t'est passé ?

"- Je ne sais pas. Je les ais retrouvés dans la forêt. Sarah était complètement nue. Je suis sûr que ces salauds ont essayé de... Ces salauds ! Si seulement je savais qui..."

"- Ne pense même pas à la vengeance, ce sont des Impériaux ! Leur parole fait loi, ils nous tueraient avant qu'on ait le temps d'ouvrir la bouche !

"- Tu n'y es pas. Ils étaient entourés de cadavres de soldats, salement belles. Ils sont pas morts de manière conventionnelles, Berthe, ça, je peux te l'assurer. Et il n'y a pas de Vardens dans la forêt, j'en suis sûr. Donc, ce magicien..."

"- Tu veux dire que ce sera lui qui..."

"- Tais-toi ! Il a bougé. Il se réveille..."

Noven ouvrit les yeux. A travers le brouillard, il devina, penché sur lui le visage de son père, Ralph, et de sa mère, Berthe. Tout était flou dans sa tête. Il savait que quelque chose d'important était arrivé, mais il arrivait pas à retrouver quoi. Il était allé chercher du bois, dans la forêt, et il parlait de peur et de soldats avec sa sœur, lorsque... Il se redressa en criant :





- Quoi, tu voulais que ce fils de chienne vive ?  
- Ben ouais, quoi, qu'on puisse le torturer un peu, histoire de.  
- T'aurais, je sais où il habite. On va rendre visite au reste de la famille de ce bidard, et on va finir au passage ce que nos potes avaient pas réussi à faire dans la forêt.  
Les soldats éclatèrent d'un rire gras et méchant, puis ripèrent en direction du pont. Allongé sur son lit de gilet, Noven se mit à sangloter de désespoir. Par sa faute, à cause de son imprudence, sa famille allait se faire massacrer. Et il ne pouvait rien faire pour les en empêcher. Et lui allait mourir là, tout seul, comme un con. Il tenta de se relever. Tomba à genoux, haletant, les membres tremblants. Son pendentif sorti de la chemise, et se mit à balancer sous ses yeux. Au travers du voile de la fatigue qui recouvrait maintenant ses yeux, Noven crut le voir briller. Une hallucination, sans doute. Un son grave bondonna à ses oreilles. Ses bras cessèrent de trembler. Sa vision redevenant nette. Amis d'une force nouvelle et surhumaine, il se remit à courir. Il couru dans les champs. Longtemps. Sans s'arrêter ni ralentir. Il couru plus vite qu'il n'avait jamais couru. Il arriva chez lui, alors que les soldats étaient encore à plusieurs lieues.  
Il se jeta sur la porte. Fouvrit avec fracas. Et le voyant arriver ainsi, rouge et saant, paniqué et fébrile, les vêtements trempés et sans son sac, Ralph vit d'instinct ce qui s'était passé. Avant que son fils n'ait le temps de dire un mot, il était déjà dans un coin de la pièce, près de la cheminée. A genoux par terre, il attachait des lattes du parquet, et, du trou ainsi formé, sortie un long objet, emmaillotté dans du tissu.  
"Papi ! Les... les soldats ! Ils arrivent !"  
"Ça va, j'avais compté. Vous devez partir. Maintenant. Je vais m'occuper."  
Il dévroula le tissu protecteur, et en sortit un imposant fourreau, de plus de cinq pieds de long, renforcé d'acier à un bout, et terminé par une impressionnante garde ouvragée de l'autre.  
Interloqué, Berth et Noven regardèrent Ralph, sans trop comprendre. De son côté, Sarah semblait profondément ignorer le monde autour d'elle, ses yeux regardant toujours dans le vague.  
"On ne peut pas partir sans toi. Sarah ne peut pas marcher toute seule."  
"A ton avis, qu'est-ce que tu crois que les soldats vont faire s'ils trouvent la maison vide ? Ils nous rattraperaient rapidement. Je suppose qu'ils se sont pas à pied, non ?"  
Noven, pâle, acquiesça. Le regard de sa mère allait de son père à lui, de lui à sa sœur, de sa sœur à son père. Elle comprit soudain ce que cette séparation impliquait.  
"Sarah restera ici ! Ralph, tu ne peux pas lui faire ça !"  
Le robuste paysan pouva voir déjà et senta sa femme contre lui.  
"Ma chérie... je crains qu'on n'a pas le choix... Pars avec Noven. Il te protégera. Rejoignez les Vardens, je vous rattraperai après. Je ne peux pas m'occuper de ces salopards avec vous dans les jambes, tu comprends ?"  
Elle le regarda, les larmes aux yeux.  
"Tu mens. Tu sais que tu n'as aucune chance contre eux. Je ne veux pas te quitter... Jamais..."  
"Tu te bêtises contre lui, et te mets à pleurer. Ralph, attends, s'adresse à Noven."  
"J'ai fait une promesse à un ami, il y a bien longtemps. Je lui ai juré de veiller sur toi, et que, le jour venu, je t'enverrai chez les Vardens. Je crois que ce jour, c'est aujourd'hui."  
Le visage du jeune homme reprit soudainement des couleurs. Il avait saisi le message. Il avait son père de la tête, attrapa un sac, fourra un jambon, une chemise et une corde dedans, prit un briquet et de l'amadou, et parti dans la nuit, sans se retourner, en direction de la forêt. Une force inexplicable, un instinct de survie le poussa à avancer, tout droit, sans ralentir ni regarder en arrière, sans hésitations ni regrets. Il marcha. Le chemin se révéla, au fur et à mesure qu'il s'éloignait des zones habitées. Il marcha, jusqu'à ce qu'un pressentiment le fasse s'arrêter, et regarder autour de lui. Il était maintenant sur une promontoire, d'où il surplombait la forêt, et, au delà, les champs. Au nord, une heure devant lumière, la lumière un bessier. Les larmes lui montèrent au yeux alors qu'il devinait sa maison, son foyer, bruler. Il cognait un pas en arrière.  
Puis il disparut dans la nuit. Plein sud.  
Vers les Vardens.

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).  
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurs et producteurs respectifs.  
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement et les auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2024 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés